l'AVAIT *bien* GAGNÉE *par son zèle et son exactitude. Ce monsieur, irrité de son impertinence, lui donna un soufflet : il* l'AVAIT *bien* GAGNÉ.

Si le marquis est quelque peu trompé,
Il le mérite et doit l'*avoir gagné*.
LA FONTAINE.

— Obtenir comme profit, comme avantage, comme succès : *Les hommes ne haïssent l'avare que parce qu'il n'y a rien à* GAGNER *avec lui.* (Volt.) *Personne ne* GAGNE *aux discussions publiques, tout le monde a quelque chose à y perdre.* (Grimm.) *Partout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y* GAGNE *presque toujours.* (J.-J. Rouss.) *Il n'y a que les grands hommes qui* GAGNENT *quelque chose à mourir.* (La Harpe.) *Ce qu'on* GAGNE *par le mensonge en réputation d'habileté, on le perd en considération.* (Chateaub.) *Pour une femme au-dessus du vulgaire, il y a tout à* GAGNER *à avoir des manières fort réservées.* (H. Beyle.) *La religion n'a rien à* GAGNER *en se mêlant aux passions humaines et aux agitations de la politique.* (Suin.)

A soupirer gratis, on perd plus qu'on ne *gagne*.
BOURSAULT.

— Obtenir par la faveur du hasard : GAGNER *le gros lot à la loterie.* ‖ Remporter; obtenir par une victoire; être vainqueur dans : GAGNER *la victoire.* GAGNER *la bataille.* GAGNER *un pari.* GAGNER *le prix de la course.* GAGNER *un cent de piquet.* GAGNER *un procès. C'est le destin de la France de* GAGNER *des batailles et de perdre des armées.* (Volt.) *C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les* GAGNE. (J. de Maistre.)

Souvent le désespoir a *gagné* des batailles.
VOLTAIRE.

‖ Vaincre, triompher de : *Nous jouons ordinairement au billard, et je le* GAGNE *presque tous les soirs. J.-J. Rousseau, qui me* GAGNAIT *toujours aux échecs, me refusait un avantage qui rendit la partie égale.* (Dider.)

— Contracter, attraper : GAGNER *un rhume, une fluxion de poitrine. La Bourdonnaie fut quatre ans à la Bastille, et, quand il fut déclaré innocent, il mourut du scorbut qu'il* AVAIT GAGNÉ *dans ce beau château.* (Volt.) *Il n'y a rien à* GAGNER *que des coups avec les gens grossiers et sans éducation.* (Boitard.) *Les chiens, à l'heure de la sieste, savent très-bien s'étendre lâchement à l'ombre, et ne sont guère pressés de* GAGNER *des coups de soleil.* (G. de Nerval.)

— Atteindre, arriver jusqu'à : GAGNER *le port le plus voisin.* GAGNER *la grande route. Après avoir débouché du pont du Diable et de la galerie d'Uurnerloch, on* GAGNE *la prairie d'Ursern.* (Chateaub.)

Ils *gagnent* leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles.
CORNEILLE.

‖ S'étendre, se répandre jusqu'à : *L'eau* A GAGNÉ *le rez-de-chaussée des maisons riveraines. La gangrène* A GAGNÉ *le haut du bras. La contagion* A GAGNÉ *toute la ville. En quelques minutes, l'incendie* GAGNA *les combles de l'édifice.* ‖ Se communiquer à : *Votre tristesse me* GAGNE. ‖ S'emparer petit à petit de : *Je sens le froid qui me* GAGNE. *Après une journée laborieuse, le sommeil me* GAGNA. (J.-J. Rouss.)

Grâce aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous *gagne* assez souvent.
BÉRANGER.

‖ Surprendre en route : *Hâtons-nous, la nuit nous* GAGNE.

— Fig. Attirer à soi, séduire, se rendre favorable, sympathique : GAGNER *l'amitié d'un homme distingué.* GAGNER *le cœur d'une femme. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements* GAGNENT *les esprits.* (Boss.) *Les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous* GAGNENT *les cœurs.* (Mass.) *Pour* GAGNER *les hommes, il faut donner dans leurs maximes et encenser leurs défauts.* (Mol.) *La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné : elle élargit le cœur; elle est simple et aimable; elle se fait tout à tous pour les* GAGNER *tous.* (Fén.) *On ne* GAGNE *bien sûrement les cœurs que par l'appât du plaisir.* (Gresset.) *Le merveilleux* GAGNE *l'imagination, et quand une fois elle est* GAGNÉE, *on ne sort plus de son jugement.* (Le Sage.) *M. de Talleyrand sut* GAGNER *Benjamin Constant, et il en* AURAIT GAGNÉ *de plus fins.* (Thiers.)

J'ignore ce grand art qui *gagne* une maîtresse.
BOILEAU.

Il faut *gagner* les cœurs et non pas les contraindre.
ARNAULT.

Les doux propos et les chansons *gagnent* les filles.
SARRAZIN.

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur :
On *gagne* les esprits par beaucoup de douceur.
MOLIÈRE.

Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne *gagnez* jamais.
REGNARD.

Les rois, pour effrayer, ont la toute-puissance;
Mais, pour *gagner* les cœurs, ils n'ont que la clémence.
LANOUE.

— Absol. Faire un gain, un profit : GAGNER, *c'est risquer de perdre.* (Vitet.) *L'homme qui travaille pour un doit* GAGNER *pour trois.* (E. de Gir.)

On hasarde de perdre en voulant trop *gagner*.
LA FONTAINE.

On perd ce que l'on tient, quand on veut *gagner* tout.
FLORIAN.

Le désir de *gagner*, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
Mme DESHOULIÈRES.

— Profiter, progresser, devenir ou paraître mieux fait ou meilleur : *Il* GAGNE *à être connu. Il y a des gens qui* GAGNENT *à être extraordinaires.* (La Bruy.) *Ce tableau* GAGNE *à être vu de loin. Les femmes du monde sont dissimulées, et souvent* GAGNENT *à l'être.* (Latena.) *Le Temps, ce critique souverain, a déjà montré que les ouvrages dramatiques de Voltaire avaient rarement ces fortes teintes qui* GAGNENT *à vieillir.* (Villem.) ‖ Prendre de l'extension, du développement : *L'indigence du gibier, à mesure qu'elle* GAGNE, *hausse la prime du braconnage.* (Toussenel.) *On ne fait pas la part au scandale; il* GAGNE *et s'étale avec le temps.* (Ste-Beuve.) *Plus l'esprit* GAGNE *en clarté et en étendue, plus le cœur* GAGNE *en justice et en bonté.* (E. Littré.)

— *Gagner gros*, Gagner beaucoup d'argent : *Law ou Las, Ecossais dont la naissance était inconnue, grand joueur, grand combinateur,* AVAIT GAGNÉ GROS *au jeu en divers pays, et était venu en France.* (St-Sim.)

J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros...
LA FONTAINE.

— *Gagner son pain, sa vie*, Gagner de quoi se nourrir, pourvoir à ses premiers besoins : *Travaillons,* GAGNONS NOTRE PAIN, *chacun dans son exercice.* (Boss.) *Le Napolitain n'a besoin que de peu travailler pour* GAGNER SA VIE. (St-Marc-Girard.)

J'ai goûté la fatigue et la paix sa compagne,
Et la saveur du *pain* que soi-même l'on *gagne*.
PONSARD.

— *Gagner le ciel*, Mériter le paradis : *Le* CIEL *est la dernière chose qu'un avare cherche à* GAGNER. (Petit-Senn.) *Un bon pape n'a d'autre intérêt que de* GAGNER LE CIEL. (E. About.)

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on *gagne le paradis*.
VOLTAIRE.

— *Gagner son avoine*, Bien travailler, en parlant d'un cheval, et, fig., en parlant d'une personne.

— *Gagner du terrain*, Avancer : *L'ennemi* GAGNAIT *chaque jour* DU TERRAIN. ‖ Fig. Progresser en bien ou en mal : *Ces idées* GAGNENT DU TERRAIN. *Le fléau* A GAGNÉ DU TERRAIN. *Tout le* TERRAIN *que* GAGNE *en Europe le crédit, la guerre le perd.* (E. de Gir.)

— *Gagner la porte*, Se diriger vers la porte pour s'en aller :

J'ai gagné doucement *la porte* sans rien dire.
BOILEAU.

— *Gagner les champs*, S'esquiver, s'enfuir : *Hâtons-nous de* GAGNER LES CHAMPS.

— *Gagner du temps*, Différer une chose pour la solution, la terminaison de laquelle on n'est pas prêt : *Quand on ne peut pas payer ses dettes, on cherche à* GAGNER DU TEMPS. GAGNER DU TEMPS *est un grand art quand on n'est pas prêt.* (Chateaub.) GAGNER DU TEMPS! *que de temps précieux on a perdu en répétant ce mot!* (E. de Gir.)

— *Gagner le dessus*, Avoir l'avantage, l'emporter.

— *Gagner les devants*, Dépasser les autres en marchant plus vite qu'eux. ‖ *Gagner de vitesse*, Arriver avant, en allant vite : *Eh bien! messieurs, si notre espion dit vrai, nos gens veulent aller grand train;* GAGNONS-LES DE VITESSE, *morbleu!* (Vitet.) ‖ Fig. Prévenir et supplanter dans une démarche : *Je crois qu'il était fort en colère de ce qu'on avait voulu le* GAGNER DE VITESSE *et le duper.* (Ph. Chasles.)

— *Gagner sur quelqu'un*, Persuader à quelqu'un, obtenir de lui :

Il ne *gagnera rien* sur ce juge irrité.
BOILEAU.

— *Gagner barre sur quelqu'un*, Le devancer dans une affaire, une entreprise : *Ne vous y fiez pas; il est agile et remuant, et pourrait bien* GAGNER BARRE SUR VOUS. (Alex. Dum.)

— *Se laisser gagner à*, Se laisser séduire par : *Alexandre* SE LAISSAIT GAGNER *aisément à la flatterie.* (Vaugelas.)

— Prov. *N'est pas marchand qui toujours gagne*, Il faut s'attendre à des déboires, à des contrariétés dans toutes les positions de la vie.

— Relig. *Gagner des indulgences*, Accomplir les actes auxquels ces indulgences sont attachées. ‖ *Gagner le jubilé*, Accomplir les actes auxquels sont attachées les indulgences du jubilé.

— Mar. *Gagner le vent*, Prendre le dessus du vent, s'établir dans la direction d'où souffle le vent.

— *Gagner le large*, Voguer vers la haute mer, s'éloigner du rivage. ‖ Fig. S'éloigner, s'enfuir, s'échapper : *Tâchons de* GAGNER LE LARGE *avant qu'ils arrivent.*

— Manég. *Gagner la volonté d'un cheval*, Triompher de sa résistance pendant le dressage. ‖ *Gagner l'épaule d'un cheval*, Corriger par certains soins, certains exercices, un défaut que le cheval avait dans cette partie. ‖ *Votre cheval vous gagne*, Vous n'en êtes plus maître.

— Sport. *Gagner la corde*, Se rapprocher de la corde plus que les autres chevaux, tout en gardant ou prenant le pas sur eux.

— Escrim. *Gagner la mesure*, Se donner l'avantage par un mouvement d'épée et un mouvement en avant.

— Jeux. *Gagner les cartes*, Faire une ou plusieurs levées de plus que son adversaire. ‖ *Jouer à qui perd gagne*, Convenir que celui qui aurait perdu selon les règles ordinaires du jeu aura au contraire gagné. ‖ *Au dernier la balle gagne*, Pour gagner la chasse, il faut mettre la balle au dernier, c'est-à-dire au plus près du fond du jeu.

— Typogr. Obtenir un moindre nombre de lignes ou de pages que la copie ou les calculs le faisaient prévoir.

— v. n. ou intr. Se diriger promptement : *Si j'étais accusé d'avoir enlevé les tours de Notre-Dame, je commencerais par* GAGNER *au large.* (Lamoignon.)

... Le galant aussitôt
Tire ses grègues, *gagne* en haut,
Mal content de son stratagème.
LA FONTAINE.

— Chass. Paître : *A la tombée du jour, le lapin sort du bois et vient* GAGNER. (E. Littré.)

— Manég. *Gagner à la main*, Se dit d'un cheval qui va plus vite que le cavalier ne veut.

Se gagner v. pr. Etre, pouvoir être gagné : *L'argent ne se* GAGNE *pas en dormant. Au point où vous êtes, votre partie* SE GAGNERA *difficilement.*

— Etre obtenu : *La confiance* SE GAGNE *et ne se commande pas.* (Gardanne.)

— Etre séduit, vaincu, persuadé : *C'est la volonté qu'il faut gagner, et elle* SE GAGNE *par la douceur, l'amitié, la persuasion, et surtout par l'attrait du plaisir.* (Rollin.)

— Etre contracté, se communiquer, être contagieux : *Une maladie qui* SE GAGNE :

. . . . Peste!
La noblesse *se gagne* ici comme la peste.
E. AUGIER.

— Se vaincre soi-même : *Il y a mille choses que le prédicateur foudroie tous les jours en chaire, et sur lesquelles je ne saurais* ME GAGNER. (Mass.)

— Gramm. Quoiqu'on dise très-bien *gagner une bataille*, l'usage ne permet pas de dire *gagner un combat*.

Gagner des amis, drame en trois journées, en vers, d'Alascon (XVIIe siècle). Ce drame est son chef-d'œuvre tragique, et il est regrettable que Corneille, qui lisait beaucoup Alascon, n'ait pas songé à en tirer quelque tragédie; il y eût trouvé des éléments d'une grande richesse, des trésors d'invention et d'imagination.

Alascon est surtout un peintre de caractères; mais il est le premier qui marcha dans cette voie, et il ne faut pas s'étonner si quelquefois l'intrigue de ses drames est si touffue qu'elle semble masquer les personnages. Du moins Alascon, même au milieu des imbroglios, sait-il leur donner un aspect grandiose, une mâle tournure. C'est ce que, dans *Ganar amigos*, on peut dire de son héros, de celui qui *se fait des amis*, le marquis don Fadrique. Dans aucun drame espagnol, sans excepter ceux de Caldéron, ne se rencontre un gentilhomme de si haute mine, un caractère chevaleresque si complet, si bien peint d'un bout à l'autre. Voici ce qui arrive : favori de Pierre le Cruel, le marquis sauve don Fernando de Godoy, qui avait tué son frère en duel, empêche le roi de faire mourir don Pedro de Luna, qui avait outragé sa majesté, et renonce à un amour qui lui tient fort au cœur, pour ne pas désobliger Diego de Padilla, frère de celle qu'il aime. Soudain on l'accuse d'un crime commis par don Diego et on le jette en prison. Mais dès qu'il est tombé en disgrâce, les amis que ses procédés chevaleresques lui ont gagnés se montrent véritablement. Diego vient se présenter à la prison comme le vrai coupable, et Fernando de Godoy, comme meurtrier dans une première affaire qui était restée au compte du malheureux Fadrique; Pedro de Luna veut prendre sa place dans les fers. Le roi justicier, qui entend ce débat derrière une tapisserie, surpris des qualités d'âme qu'a dû déployer Fadrique pour gagner de tels amis, pardonne aux coupables et fait rentrer en grâce le marquis.

Il y a, à vrai dire, deux drames superposés, pour mettre bien en relief le caractère chevaleresque du héros, et dans le premier un joli personnage de femme, doña Flor. Il n'y a qu'en Espagne, remarque M. Philarète Chasles, qu'on ose appeler une femme fleur ou soleil (doña Flor, doña Sol). Le marquis, amoureux et jaloux de doña Flor, fait monter la garde par son frère sous les fenêtres de cette beauté à la mode. Survient Godoy, qui tue le frère; poursuivi par les archers de garde, il tombe sur un cavalier qu'il lui semble reconnaître, le marquis Fadrique; il le supplie de le sauver, lui avouant qu'il a tué un homme en duel, loyalement. Fadrique change de manteau avec lui, et apprend aussitôt que c'est son frère qui a été tué, et que cet homme qu'il tient là, sous sa main, est son rival en amour. Eh bien, il a promis, il est gentilhomme, il ne rétractera pas sa promesse, sa protection. Seulement, déchiré de jalousie, il veut savoir si son rival est aimé; c'est le tour de l'autre d'être gentilhomme; sous l'épée de cet ennemi mortel qui peut le tuer, il ne dira pas un mot de la femme soupçonnée. Le marquis ne peut s'empêcher d'admirer cette constance. « Va, tu es noble! va, tu es grand! je t'admire, blason d'honneur et de chevalerie. Il faut que tu vives pour que l'on sache sur la terre ce que c'est que la grandeur d'âme. Il ne faut pas qu'une vengeance aveugle éteigne cette vertu si haute. Tiens, Fernando, je pouvais te tuer, je le voulais, j'aimais mon frère, je suis jaloux de toi, la nuit est muette et tu es fugitif; j'aime mieux te donner la vie. Seulement, garde-toi bien que personne sache que tu m'as offensé; il faudrait nous battre! » Quelle scène Corneille eût pu faire avec cette situation! La seconde partie du drame est remplie par une intrigue nouvelle, une rivalité du marquis Fadrique avec don Pedro de Luna, et un nouvel incident d'un grand effet qui détermine le dénoûment. Une jeune fille, dont le père est absent, est, pendant la nuit, indignement outragée dans sa maison par un inconnu, à qui les domestiques ont ouvert; un collier d'or, laissé sur le lieu du crime, et blasonné aux armes de Fadrique, est le seul indice du coupable. On a vu plus haut comment Pedro de Luna et Fernand de Godoy luttent à qui prendra la place de Fadrique, et la clémence de don Pèdre, qui termine l'action.

Ce drame, fortement intrigué, mouvementé, est admirable de style d'un bout à l'autre. M. Alphonse Royer, dans son *Théâtre choisi d'Alarcon* (Paris, Michel Lévy), a essayé de le traduire en petits vers, mais il n'est pas arrivé à en rendre toute la poétique énergie. M. Philarète Chasles a consacré quelques pages, dans ses *Etudes sur l'Espagne*, à cette émouvante composition.

GAGNEREAUX (Bénigne), peintre français, né à Dijon en 1756, mort à Florence en 1795. Cet artiste, à qui le pape Pie VI disait un jour : « Jeune homme, vous êtes appelé à faire grand honneur à votre pays, » ne put réaliser l'élogieuse parole de l'illustre prophète, et finit lui-même assez tristement sa carrière. Il était fils d'un honnête tonnelier qui voulut l'avoir comme aide dans ses pénibles travaux; mais le métier répugna aux nobles instincts du jeune homme, et, malgré l'aveugle opposition de son père, il se mit avec ardeur à l'étude de la peinture. L'école dijonnaise venait d'ouvrir ses cours sous la direction de Legouz de Gerland et François Devosge, et reçut assez facilement Bénigne parmi ses élèves. Il se distingua par son application et ses rapides progrès. Deux ans après son entrée dans l'école, il reçut des mains de M. de Luzine, abbé de Saint-Seine, une médaille d'or et des encouragements qui l'affermirent encore dans sa vocation. Attiré par l'Italie, dont il avait entendu raconter tant de merveilles, notre jeune peintre s'esquiva un jour à l'insu de son père et gagna cette terre promise, où il resta deux mois. En vain son père le rappelait auprès de lui, ne comprenant rien à ce vagabondage insensé; l'artiste n'obéit à ces pressantes sollicitations que lorsque la vie lui fut devenue complétement impossible, faute d'argent. Quand il arriva à Dijon, les élus de cette ville venaient de fonder un prix extraordinaire pour les classes de peinture et de sculpture. Le prix consistait en une pension de 600 livres, payable à Rome, pendant quatre ans. Gagnereaux demanda au directeur, M. Revelle, l'autorisation de concourir, et gagna le prix. Mieux pourvu qu'à son premier départ pour l'Italie, le lauréat se mit au travail dès son arrivée, et, pendant huit années, échauffa son génie en face de Raphaël, du Guide, de Mantegna, du Corrége, de l'Albane. Il n'avait fait jusque-là rien d'original que certaines esquisses très-vantées par des amis. Une, entre autres, eut du moins le mérite de décider de sa fortune. Les circonstances romanesques qui entourent cette fameuse *Bacchanale* méritent d'être rapportées, malgré leurs exagérations. On prétend que Gagnereaux avait jeté à la hâte, sur les murs d'une salle des bains de Dioclétien, cette furtive esquisse, et l'avait laissée là plutôt comme une fantaisie d'artiste que comme une spéculation aventureuse. Le dessin fut très-remarqué par quelques connaisseurs, et tellement célébré, que Pie VI lui-même voulut voir la merveille. Le cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome, accompagna le pontife dans ce pèlerinage artistique, et tous deux firent chercher l'auteur de cette *Bacchanale*, que le cardinal connaissait beaucoup. Gagnereaux se présenta, et le pape lui adressa la phrase mémorable que nous avons rapportée plus haut. De ce jour les commandes abondèrent chez le peintre, hier inconnu, aujourd'hui porté au pinacle par un caprice de la fortune. Son pinceau se multiplia pour répondre à d'illustres sollicitations, et tout ce qui sortait de ses mains était aussitôt acclamé comme un chef-d'œuvre. Le roi de Suède, qui se trouvait alors à Rome, lui demanda de peindre son entrevue avec le pape, et lui conféra la dignité de son premier peintre. Gagnereaux avançait rapidement dans la route des honneurs, et la fortune le comblait de ses dons. M. de Souza, ministre du Portugal, la princesse de Suède, M. de Chastellux, le prince Borghèse contribuèrent puissamment à sa richesse et à sa célébrité, sans compter le cardinal de Bernis, qui avait le premier embouché la trompette. De trop vives louanges provoquent toujours d'extrêmes critiques. Nous aimons mieux rester dans une appréciation mesurée et dire que Gagnereaux ne s'était encore élevé, par aucun de ses tableaux, à la hauteur de sa réputation. Dans la multitude de ses œuvres, nous en distinguons cependant deux qui se recommandent par d'excellentes qualités de peinture et de composition, la *Bataille de Senef* et le *Grand Condé passant le Rhin*. Une œuvre profondément originale, c'est *Soranus et Servilie*, la meilleure page de Gagnereaux, et nous la louons d'autant plus volontiers qu'elle a été faite pour la France. Les types, consciencieusement étudiés, sont d'un caractère réellement plein d'énergie, de mâle tristesse, d'austère résignation. La couleur est sobre, sans *tapage*, sans *discordance*; une impression calme, majestueuse, domine le tableau et nous pénètre malgré nous. Cette seule toile nous rend plus pénible la perte de cet artiste, qu'une affreuse catastrophe ravit, jeune encore, à l'art et à l'estime de ses concitoyens. A l'âge de trente-neuf ans, il s'éprit d'amour pour une jeune fille qui en comptait dix-sept. Il se berçait du doux espoir d'être aimé. Comblé d'honneurs par le duc de Toscane, membre de l'Académie des beaux-arts de Florence et de celle des *Forti de Rome*, il ne redoutait aucune rivalité et s'endormait, confiant dans le succès de son amour, quand il s'aperçut de la vanité de ses prétentions et de l'infidélité de sa maîtresse. Sa raison ne put résister à un si rude choc, et, la tête perdue, il se précipita dans la rue par la fenêtre de son atelier, le 18 août 1795. Quatre ans après sa mort, l'Institut donnait à son tableau de *Soranus et Servilie* le premier prix de l'exposition de 1799; hommage tardif, qui vint jeter sur la tombe du peintre mort un dernier et fugitif éclat.

GAGNEUR, EUSE s. (ga-gneur, eu-ze; *gn* mll. — rad. *gagner*). Personne qui gagne, qui fait des profits : *Un* GAGNEUR *d'argent.*

— Personne qui l'emporte, qui est victorieuse : *Napoléon était un grand* GAGNEUR *de batailles.* (Chateaub.) *Ce fut par les combats de Senef que le grand Condé termina sa carrière de* GAGNEUR *de batailles.* (Sismondi.) ‖ Personne qui gagne habituellement au jeu : *Un* GAGNEUR *des plus heureux.*

GAGNEUR (Wladimir), homme politique et publiciste français, né à Poligny (Jura) en 1807. Son père siégea à la Chambre des députés sous le gouvernement de la Restauration. Il se rendit à Paris, où il fit ses études de droit, mais il ne suivit point la carrière d'avocat. De retour dans sa ville natale, il consacra ses loisirs à étudier les questions économiques et sociales. Comprenant la puissance de l'association et les bienfaits qu'elle pourrait rendre aux classes ouvrières, M. Gagneur s'attacha à en faire ressortir les avantages par des articles insérés dans des journaux et dans divers écrits. La révolution de 1848, qui substitua le gouvernement républicain à la monarchie, fut accueillie avec joie par M. Gagneur, qui professait les opinions démocratiques avancées. Il continua avec une ardeur nouvelle à propager les idées socialistes, à combattre l'esprit de réaction qui menaçait de détruire les institutions nouvelles, et comme il n'était pas seulement un théoricien, mais aussi un homme d'action, il n'hésita point, à la nouvelle du coup d'État du 2 décembre, à organiser la résistance dans le Jura et à appeler la population aux armes pour défendre la République; mais une fois encore le droit devait être écrasé par la force, et M. Gagneur, pris les armes à la main, fut jeté en prison et condamné à dix ans de déportation à Cayenne. Sa peine ayant été commuée en celle de l'exil, il se rendit en Belgique. Au bout de quelque temps, le gouvernement de ce pays le chargea de faire un rapport sur les associations agricoles françaises, et il reçut alors l'autorisation de rentrer en France. Pendant plusieurs années, il s'abstint de s'occuper de politique active, mais il poursuivit ses études économiques et continua à écrire dans les journaux, où il s'occupa tout particulièrement des associations agricoles et des systèmes coopératifs. En 1855, il épousa une jeune fille de dix-huit ans, dont la sérieuse tournure d'esprit l'avait séduit, et qui devait, par ses ouvrages, donner à son nom une grande et rapide notoriété. En 1869, sur les instances de M. Grévy, qui patronna sa candidature, il se présenta dans la troisième circonscription du Jura comme candidat de l'opposition démocratique, et fut élu député au Corps législatif. Il alla siéger à la Chambre sur les bancs de la gauche irréconciliable, avec laquelle il a constamment voté, sans prendre, toutefois, une part active aux discussions de la tribune. Nous citerons, parmi les ouvrages de M. Gagneur : les *Fruitières* (Poligny, 1839), écrit relatif à l'association pour la fabrication des fromages de Gruyère; le *Crédit à bon marché* ou *Guerre à l'usure* (Poligny, 1849), où il expose un système de crédit rural sur gages; le *Socialisme pratique* (Poligny, 1850), où il s'occupe principalement des associations agricoles. — Son frère, François-Joseph-Frédéric GAGNEUR, né en 1809, entra à l'École polytechnique et suivit la carrière des armes. Il est général de brigade depuis 1867.

GAGNEUR (Louise N., dame), romancière française, femme du précédent, née dans le département du Jura vers 1837. Mise dans un couvent pour y faire son éducation, elle y montra de bonne heure une vive et précoce intelligence, et en sortit avec des impressions peu favorables aux idées catholiques. Son esprit sérieux mûrit vite, et, à dix-huit ans, à l'âge où les jeunes filles songent à tout autre chose qu'aux questions sociales, elle fit paraître une brochure sur les associations ouvrières. Cet écrit tomba entre les mains de M. Wladimir Gagneur, qui voulut en connaître l'auteur, fut charmé de la tournure de son esprit, et n'hésita point, malgré une grande disproportion d'âge, à l'épouser (1855). Depuis cette époque, la jeune femme a poursuivi avec une constante ardeur ses études littéraires et philosophiques, s'est associée complétement aux idées de son mari, qui l'encouragea dans ses travaux, et, comme elle est douée d'une vive imagination, elle s'est mise à écrire des romans destinés à vulgariser ses idées sociales. Elle débuta, en 1859, dans le *Siècle*, par une nouvelle intitulée l'*Expiation*; puis elle a fait paraître, dans ce même journal, plusieurs romans, dont quelques-uns ont obtenu un grand succès et ont rapidement fondé sa réputation. Tels sont : une *Femme hors ligne* (1861, in-18), ouvrage dans lequel elle fait une piquante satire des mœurs provinciales; un *Drame électoral* (1863, in-18); la *Croisade noire* (1865, in-18), roman dans lequel on trouve fortement accusées ses tendances anticléricales, et où elle a retracé des souvenirs de sa jeunesse; le *Calvaire des femmes* (1867, in-18); les *Réprouvés* (1867, in-18); les *Forçats du mariage* (1869), récit publié dans le *Figaro*, etc. Les ouvrages de Mme Gagneur sont écrits dans un style facile, élégant, souvent coloré; ils se lisent avec intérêt et sont traversés par un souffle d'indignation généreuse contre les iniquités sociales. L'auteur y prend avec chaleur la défense des faibles et des opprimés et y plaide fréquemment, avec une éloquence communicative, la cause de l'émancipation et de la liberté.

GAGNI, ou **GAGNÉE**, ou **GUIGNI** (Jean DE), en latin **Gagnæus**, littérateur et théologien, né à Paris, mort en 1549. Il fut successivement professeur de théologie (1529), recteur de l'Université (1531), lecteur, premier aumônier et prédicateur du roi. François Ier lui fit donner l'autorisation de prendre des copies des manuscrits curieux qui se trouvaient dans toutes les bibliothèques du royaume. Gagni en profita pour faire connaître plus de cent ouvrages importants laissés dans l'oubli. Il a publié les écrits suivants : *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor, poetæ christiani, in lucem emissi* (Lyon, 1536); *Commentarius Primasii Uticensis in epistolas S. Pauli* (1537); *Petri Apollinii Collatii libri IV* (1540); une traduction française des *Sermons* de Guerric, etc.

GAGNIER (Jean), célèbre orientaliste, d'abord prêtre et chanoine régulier de l'abbaye royale de Sainte-Geneviève-du-Mont, à Paris, ensuite ministre de l'Eglise anglicane et maître ès arts de l'université de Cambridge, né à Paris vers l'an 1670, mort à Oxford le 2 mars 1740. Elevé au collége de Navarre, il y prit de bonne heure le goût des langues orientales. Un de ses maîtres, le P. Le Bossu, auteur du *Traité sur le poëme épique*, montrant un jour à ses élèves le *Polyglotte* de Walton, s'écria : « Voilà, mes enfants, un livre que vous devriez estimer. » Ces paroles produisirent une vive impression sur Gagnier. Il s'attacha dès lors passionnément aux études linguistiques, surtout à l'arabe et à l'hébreu, et il y fit de rapides progrès.

Né catholique, et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il l'embrassa au sortir du collége, et reçut les ordres des mains de l'évêque de Meaux; peu après, il devint chanoine régulier de l'abbaye de Sainte-Geneviève; mais ses études des sources du christianisme ne tardèrent pas à le détacher des doctrines catholiques. L'Eglise romaine ne lui sembla bientôt plus qu'une fille illégitime de l'Evangile, une institution antichrétienne; aussi, de fervent catholique qu'il était jusqu'alors, devenu hostile à des pratiques religieuses qui ne répondaient plus à sa croyance et qui répugnaient à sa raison, il quitta l'abbaye et passa en Angleterre, où il embrassa la religion réformée, se maria, et fut bientôt reçu ministre de l'Eglise anglicane. L'étude des langues orientales n'en continua pas moins d'être l'objet de ses travaux, et il occupa d'abord la chaire d'hébreu, puis celle d'arabe, à l'université d'Oxford (1717). Ce fut là toute sa vie, consacrée à l'enseignement et à la publication d'importants ouvrages d'érudition et de critique.

On doit à Jean Gagnier : l'*Eglise romaine convaincue de dépravation, d'idolâtrie et d'antichristianisme* (La Haye, 1706, in-12), ouvrage sous forme de lettres; *Josippon, sive Josephi ben Gorionis historiæ judaïcæ libri V* (Oxford, 1706, in-4°), traduction latine de l'historien juif Josèphe, accompagnée d'une préface et de notes très-érudites; *Tabula nova et accurata exhibens paradigmata omnium conjugationum hebraïcarum* (Oxford, 1710), tableau très-estimé des conjugaisons hébraïques, dressé sur quatre grandes feuilles, spécialement pour ses élèves de l'université; *Vindiciæ kircherianæ, sive animadversiones in novas Abrah. Trommii concordantias græcas* (Oxford, 1718), ouvrage critique où l'auteur venge durement Kircher, et traite peut-être trop vivement Trommius, qui, d'après Fabricius, Wolf et La Croze, est loin d'avoir toujours tort dans ses concordances chronologiques; *De vita et rebus gestis Mahomedis, etc.* (Oxford, 1723, in-8°); le même ouvrage, en français, porte ce titre : *Vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques, de la Sonna et des meilleurs auteurs* (Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12); *Ismaelis Abulfedæ geographia universalis* (1726, in-fol.). Gagnier avait l'intention de donner toute la traduction latine de la *Géographie universelle* d'Abulfeda; mais l'impression n'en a pas été poussée au delà des 72 premières pages, qui ne contiennent que la description de l'Arabie et une dissertation du traducteur sur l'origine du nom de l'Arabie et des Arabes. On lui doit encore une *Lettre sur des médailles samaritaines*, insérée dans les *Nouvelles de la république des lettres* et dans le *Journal de Trévoux* (année 1705), et quelques opuscules latins sur des questions de linguistique orientale.

Son principal titre de gloire est la *Vie de Mahomet*. C'est, en effet, de tous les ouvrages publiés au XVIIIe siècle sur le fondateur de l'islamisme, le seul qui ait été écrit d'après les sources originales et qui ait mis sérieusement sur la voie de l'histoire, tant positive que légendaire, de Mahomet. Hottinger, écrivain protestant et disciple de Zwingle, n'avait vu dans ce grand sujet qu'une occasion d'exposer parallèlement les absurdités du mahométisme et celles du christianisme. Bayle, le premier, mettant de côté tout intérêt de secte, a, dans son *Dictionnaire critique*, envisagé la question sous son véritable point de vue. Mais Bayle n'avait pas des notions assez abondantes et sûres; il ne put que conjecturer. Ces notions et l'étude approfondie des sources orientales, J. Gagnier les possédait au plus haut degré; son ouvrage est, à proprement parler, une relation bien liée de ce qu'ont écrit sur la matière les historiens et les docteurs les plus accrédités de l'islamisme.

GAGNOL s. m. (ga-gnol; *gn* mll). Ichthyol. Nom vulgaire de l'hippocampe et du poisson trompette. ‖ On dit aussi GAGNOLLE s. f.

GAGNY, bourg et comm. de France (Seine-et-Oise), cant. de Gonesse, arrond. et à 43 kilom. de Pontoise, près de la forêt de Bondy; 1,487 hab. Plâtrières renommées; fabriques de cuirs vernis et de fleurs artificielles.

GAGOU s. m. (ga-gou). Bot. Grand arbre qui croît à la Guyane, et dont le bois est employé dans les constructions navales. ‖ On dit aussi GAGON.

GAGUÉDI s. m. (ga-ghé-di). Bot. Plante d'Abyssinie, de la famille des protées.

GAGUI s. f. (ga-ghi). Pop. Femme d'un grand embonpoint : *Une grosse* GAGUI.

GAGUIN (Robert), chroniqueur et diplomate français, né à Calonne-sur-la-Lys (Artois) vers 1425, mort en 1502. Il entra chez les trinitaires, fit de brillantes études à l'Université de Paris, où il eut Guillaume Budée pour condisciple, succéda à Fichet dans la chaire de rhétorique des Mathurins, et devint ministre général de son ordre en 1473. Il avait la réputation du *mieux diseur* de son temps. Le premier, il tenta de soustraire l'éloquence aux éternelles et insipides amplifications de la scolastique du moyen âge. Gaguin fut envoyé en Allemagne par Louis XI, pour empêcher le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien (1477). Charles VIII le chargea de soutenir, à Florence, les intérêts de René de Lorraine contre Ferdinand de Naples (1486), et lui confia une autre mission diplomatique en Angleterre. Des manuscrits précieux, dont il fit l'acquisition pendant ces diverses courses en Europe, enrichirent la Bibliothèque royale, et l'on assure qu'il eut, à son retour, la garde de ce riche dépôt. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Compendium supra Francorum gestis a Pharamundo* (1497, in-4°); *Annales rerum Gallicarum* (1586, in-8°); les *Chroniques et histoires faites par Turpin* (1527, in-4° gothique); une traduction des *Commentaires* de César (1539, 2 vol. in-8°), etc.

GAGUINI (Alexandre), historien, né à Vérone, mort à Cracovie en 1614. Il passa en Pologne, y servit comme capitaine d'infanterie pendant les guerres de Livonie, de Moldavie, de Russie, et reçut, en récompense de ses services, des lettres de naturalisation et le commandement de Witepsk. On a de lui : *Rerum polonicarum tomi tres* (Francfort, 1584, in-fol.), ouvrage qui contient des pièces importantes et curieuses. Il a traduit du polonais en latin : *Sarmatiæ Europeæ descriptio*, qu'il a publiée sous son nom (Spire, 1581, in-fol.), bien que ce livre ait pour auteur Matthias Strykousky.

GÂH s. m. (gâ). Chronol. Chacune des divisions du jour, chez les Parsis.

— Mythol. Chacun des génies qui président aux divisions du jour, chez les Parsis.

GÂHANBAR s. m. (gâ-an-bar). Chron. Chacun des cinq jours épagomènes, chez les Parsis.

GAHN (Joseph-Gottlier), naturaliste suédois, né en 1745, mort en 1818. Il s'attacha à l'étude de la minéralogie sous Bergmann, fit, grâce à son esprit d'observation et d'analyse, quelques découvertes intéressantes, entre autres celle de l'existence du phosphore dans la composition des os, et dirigea avec habileté des mines et des forges, dont il était propriétaire. Gahn, que l'Académie des sciences de Stockholm admit au nombre de ses membres, devint assesseur au collége des mines (1784), membre du comité général du royaume (1793), et fut élu, en 1799, député à la diète, où il se fit remarquer par ses idées avancées. On n'a de lui que quelques articles, et des *Observations sur les règlements destinés à produire une bonne économie dans les forges*.

GAHNIE s. f. (gâ-nî — de *Gahn*, sav. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, tribu des cladiées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent en Australie.

GAHNITE s. f. (gâ-ni-te — du nom du minéralogiste *Gahn*). Minér. Aluminate de zinc naturel, qui est le spinelle zincifère de Haüy, et l'automolite d'Ekeberg.

— **Encycl.** La *gahnite* a été trouvée, au commencement de ce siècle, dans la mine d'Eric Matts, près de Fahlun, en Suède. On l'a également rencontrée depuis sur deux ou trois points des Etats-Unis, notamment dans la mine de Franklin (New-Jersey). C'est une substance vert foncé, opaque, translucide sur les bords, à cassure conchoïdale, à éclat vitreux. Elle raye le quartz, et se laisse rayer par le corindon. Sa densité varie entre 4,124 et 4,232. Elle cristallise en octaèdres réguliers, possédant des clivages assez parfaits parallèlement aux faces. Ce minéral est inattaquable par les acides et par les alcalis. Il est aussi infusible au chalumeau. Avec la soude, il donne une auréole de fleurs de zinc sur le charbon. D'après les analyses d'Abich, il renferme 56 parties d'alumine, plus de 34 d'oxyde de zinc, et un peu de peroxyde de fer, de silice et de magnésie.

GAHOUDA s. m. (ga-ou-da). Fermier du gouvernement, dans l'Inde.

— **Encycl.** On donne le nom de *gahoudas* aux *sudras*, chefs de village, et qui sont les principaux fermiers du gouvernement dans l'étendue de leur juridiction, où ils exercent aussi les fonctions de collecteurs du revenu public, d'arbitres des différends et de juges de paix. Les *gahoudas* appartiennent généralement à l'une des plus riches et des plus considérées des castes des sudras; les individus de cette caste sont presque tous à l'aise, et vivent dans une espèce d'indépendance. Ils sont, en général, plus polis, plus décents et mieux élevés que les Indous des autres classes; ils ont aussi un air plus gai et plus content. La plupart savent lire et écrire. Quoiqu'ils ne soient pas exempts de la défiance et de la dissimulation communes à tous les Indous, ils sont cependant loin d'avoir la morgue, la hauteur et l'intolérance des brahmes. Naturellement timides, doux et insinuants, ils se montrent soumis et respectueux envers leurs supérieurs; polis, honnêtes et pleins d'égards envers leurs égaux; affables et condescendants envers leurs inférieurs : accessibles à tout le monde, ils savent s'accommoder à tous les caractères, à toutes les dispositions et à toutes les circonstances. Comme ils sont, en général, responsables du déficit qui se trouverait dans les taxes imposées à leurs villages, cette considération surtout les oblige à se concilier les habitants par de bons traitements, afin de prévenir leur émigration future, ce qui les mettrait hors d'état de faire cultiver les terres, et d'en obtenir le revenu dont ils doivent compte à l'Etat. Aussi, l'administration de ces chefs offre-t-elle le caractère d'une autorité vraiment patriarcale : ceux qui sont disposés à abuser de leur pouvoir voient bientôt leurs villages abandonnés, les terres sans culture, et ils finissent par être ruinés. On a vu un exemple remarquable de ceci, lors de l'institution passagère et odieuse des fermiers perpétuels, qui causa la ruine de la plupart des districts où on l'établit. Ces petits fonctionnaires ne furent pas plutôt revêtus de ce qu'ils croyaient être une des premières dignités dans la société, qu'ils se mirent à affecter un air d'importance et à trancher du grand. Des hommes qui avaient jusque-là vécu dans le mépris ou l'obscurité voulurent avoir des chevaux, des palanquins, se faire escorter par des trompettes, avoir des *pions*, enfin se livrer insolemment à la pompe et au faste dont les Indous sont si avides. Le produit des terres qu'ils avaient affermées à perpétuité ne pouvant suffire aux dépenses occasionnées par leur sotte vanité, ils s'avisèrent, pour accroître leur revenu, de vexer de diverses manières les pauvres habitants. Les suites d'une conduite aussi arbitraire, et qui n'avait pas d'exemple, furent la désertion de ceux qui en étaient les victimes, et, par suite, la ruine des fermiers perpétuels eux-mêmes.

GAI, GAIE adj. (ghè, ghê — Quelques-uns tirent ce mot du germanique : ancien haut allemand *gâhi*, prompt, allemand moderne *jâhe*, flamand *gay*, que les Hollandais prononcent *gaw*. D'autres comparent le nom propre latin *Gaïus*, qui était un nom de bon augure, et que les langues italiennes offrent sous la forme de *gavius*, lequel semble signi-